

PRÉFACE

En 1685, Louis XIV révoque l'Edit de Nantes ; en 1715, il proclame la disparition du protestantisme français. — Trois quarts de siècle s'écoulaient à peine, et ces mêmes protestants, dont on croyait avoir délivré le royaume, appuyés par l'opinion publique, soutenus par les philosophes et les parlements, finissent par arracher à Louis XVI un édit de tolérance. Que s'est-il donc passé ? Et par quelle suite d'événements, les fils de ces huguenots, contraints à la fuite, à la guerre ou à l'abjuration, se retrouvent-ils, soixante-quinze ans plus tard, sur le sol de la patrie ? C'est ce que j'ai essayé de raconter.

Une heureuse fortune m'a permis d'étudier à loisir la vaste collection des papiers inédits qu'ont laissés à Genève ceux qui furent les principaux personnages de cette restauration, et celui surtout qui en fut le héros : Antoine Court. Papiers de toutes sortes : lettres, notes, mémoires, plans d'ouvrages ; collection d'une inépuisable richesse, qui ne compte pas moins de cent dix-huit volumes manuscrits^a. Pendant deux années, j'en ai exploré les trésors. Je l'ai fait sans relâche, avec amour, à peu près comme un homme qui serait transporté dans un monde original, étrange, magnifique pourtant, qu'il serait un des premiers à parcourir et à admirer. Les hommes qui passaient devant mes yeux n'avaient aucune célébrité ; deux ou trois exceptés, c'étaient des inconnus. Ils n'avaient point joué de

a. Voir en fin de livre, notre Notice sur les manuscrits d'Antoine Court.

◇

rôle dans l'histoire, ils n'étaient ni hommes de guerre ni hommes d'Etat ; c'étaient des paysans, des cardeurs de laine, des ouvriers. Peu à peu, leur figure m'a frappé. Des fêtes de la Régence, des salons de Madame du Deffand, des réunions des Encyclopédistes, je suis descendu à eux. Je me suis laissé prendre à tant de mâles vertus. Page après page, je les ai suivis, j'ai marqué leurs succès et leurs revers, indiqué leurs efforts, compté leurs victimes ; — et c'est ainsi, avec leurs récits, leurs notes, leur correspondance, qu'a été écrite cette histoire.

Si riche cependant que fût la collection de la bibliothèque de Genève, elle laissait bien des points à éclaircir, bien des lacunes à combler. Elle faisait connaître dans le détail l'histoire intime du protestantisme, mais elle en laissait trop dans l'ombre le côté extérieur et les événements qui eurent sur sa marche et sur son développement une si puissante influence. Cette histoire n'est à vrai dire qu'une longue bataille. Deux adversaires sont en présence, les protestants d'un côté, le clergé et la cour de l'autre. J'avais pénétré dans les rangs des premiers ; il me restait à étudier les vues, les plans et la tactique des seconds. Les Archives de l'Intendance du Languedoc, à Montpellier, m'ont été, sous ce rapport, très utiles ; celles de Bordeaux m'ont donné aussi quelques renseignements. Mais c'est à Paris que j'ai fait la plus ample moisson de documents. Si le dépôt du Ministère de la Guerre m'en a peu fourni, que n'ai-je pas trouvé à la section des manuscrits français de la Bibliothèque nationale et surtout dans cette belle collection de papiers relatifs au protestantisme qu'une heureuse initiative a formée à nos Archives nationales !

[Nous avons puisé aussi à des sources particulières et c'est un devoir pour nous de les citer ici. MM. Levade et Dufournet, de Lausanne, ont mis à notre disposition leurs papiers de famille. MM. Arnaud et Auzière nous ont communiqué de curieux documents. M. Athanase Coquerel nous a permis de parcourir sa belle collection des manuscrits de Paul Rabaut. M. J.-P. Hugues enfin nous a

◇ ouvert sa bibliothèque, si riche en ouvrages concernant l'histoire du protestantisme. Il est inutile d'ajouter combien nous avons emprunté au savant recueil que publie *la Société de l'Histoire du Protestantisme français*. — Que tous ceux qui, de près ou de loin, nous ont aidé dans nos recherches, veuillent recevoir ici nos remerciements.]

Bien des faits, sans doute, bien des détails m'ont échappé; d'autres, plus heureux que moi, les réuniront. Arrivé aujourd'hui à la fin de mes recherches, je me décide à en publier les résultats.

Le moment est-il favorable? Je ne sais. Le protestantisme n'a jamais obtenu en France ses droits de cité, et par plus d'un côté nous ressemblons à ces Athéniens qui appelaient tout étranger : Barbare. Le mot est dur, injuste, un peu orgueilleux; il nous plaît cependant et nous y tenons : en bien des choses, il nous sert d'excuse.

Deux choses cependant me rassurent et m'encouragent.

Il ne s'agit pas seulement ici du protestantisme, il s'agit de la France. Le dix-huitième siècle, quoique étudié avec amour et en bien des sens, est encore diversement jugé. Pour beaucoup, il est resté le siècle de la frivolité et de l'irrégion... Mais un siècle ne tient pas tout entier dans la chronique des salons et l'histoire scandaleuse d'un règne. Comment expliquer le grand dénouement de 1789? D'où sont venus ces grands désintéressés, ces immortels volontaires du droit? A quelle école se sont-ils formés à la vertu, au courage stoïque? — Le dix-huitième siècle, malgré de fâcheuses apparences et des torts trop réels, est un siècle de douloureux enfantement. Si, pour le bien juger, il le faut étudier dans l'histoire de la libre pensée et dans celle du peuple, il ne faut pas moins l'étudier dans l'histoire du protestantisme.

Peut-être enfin, au lendemain de nos désastres, ne paraîtra-t-il pas inutile de montrer par un frappant exemple comment un peuple, si



profonde qu'ait été sa chute, parvient à se relever à force de discipline, de constance, d'austérité et de dévouement à la chose commune.

Paris, 15 juin 1872.



INTRODUCTION

SITUATION DU PROTESTANTISME EN 1715

La guerre des Camisards était depuis longtemps terminée. Coste et Abraham Mazel avaient été tués en 1710, Claris était mort sur la roue, et les derniers prédicants effrayés n'osaient plus paraître aux assemblées du Désert. Un calme profond régnait dans le royaume. Nul bruit, nul cri, nulle protestation : tout avait été étouffé. C'est alors que parut en 1715 une Déclaration royale qui affirmait la disparition du protestantisme français, et condamnait à la peine des relaps tous ceux qui en feraient encore profession. Louis XIV était vainqueur de l'hérésie^a.

Ce dénouement était inévitable. Au lendemain de la Révocation, les religionnaires s'étaient partagés en trois groupes : le premier, le plus riche, avait pris la route de l'exil ; le second, moins nombreux, mais plus ardent, s'était jeté dans l'insurrection ; le troisième, le plus considérable, n'avait point adopté de parti et s'était résigné à attendre patiemment que la marche des événements vînt modifier sa cruelle position. — C'est à ce dernier que la cour s'était attaqué, depuis la défaite des Camisards. Et il était bien facile de prévoir qu'une persécution savante, continue, de chaque jour et de chaque heure, finirait par le désagréger, le réduire en détail, et aurait certainement raison de sa constance ou de sa force d'inertie.

a. V. Pièces et documents n^{os} 1 et 2.

◇

Un système complet d'ordonnances, d'édits et de déclarations, renfermait les protestants qui étaient restés en France comme dans un cercle d'où ils ne pouvaient sortir, sans se heurter à la prison ou au gibet. La persécution les saisissait le jour de leur naissance ; elle ne les relâchait qu'à leur mort. Nouveau-nés, ils devaient être baptisés à l'église qui seule leur donnait l'état civil ; enfants, ils devaient être envoyés à l'école catholique qui seule avait le droit de les instruire ; hommes faits, ils ne pouvaient devenir ni greffier, ni sergent, ni libraire, ni imprimeur, apothicaire, médecin, chirurgien, avocat, procureur, notaire, pas même domestique ; moribonds, ils étaient obligés de recevoir à leur chevet les moines et les curés ; et s'ils venaient à mourir relaps, leur cadavre, par un dernier châtement, était traîné sur la claie et leur mémoire condamnée. Pour toutes les infractions, il y avait le couvent, l'amende, les galères ou la mort ^a.

On ne connaissait pas de moyen d'échapper. Chaque paroisse avait son curé et ses missionnaires ; les plus petites villes avaient une garnison. Il fallait fréquenter l'église et vivre en catholique.

« J'apprends que vos principaux habitants, Messieurs les Consuls, ni les femmes, ne paraissent point à l'église pour entendre le missionnaire que le Roi a bien voulu envoyer dans votre paroisse. Je vous déclare que l'intention du Roi est que, s'ils n'y vont, ceux qui manqueront au devoir s'en trouveront mal. Vous n'avez qu'à le leur dire de ma part.

Il faut qu'ils soient bien déraisonnables pour ne pas vouloir entendre ce qu'on a à leur dire ; informez-moi bien exactement de ce qui se passera là-dessus ^b. »

Pour prévenir l'intendant, il y avait l'espion. L'espion c'était tout le

a. *Histoire des Eglises du Désert*, par Charles Coquerel. Pièces justificatives n° 1. Paris. (1841).

b. *Histoire de l'Eglise réformée d'Anduze*, par M. J. -P. Hugues, p. 753. Paris. (1864).

monde : les envieux, les méchants, les voisins, qui dénonçaient gratuitement et par plaisir, lorsqu'ils n'étaient pas soudoyés par les gouverneurs. Parmi mille faits semblables, en voici trois, pris à dessein dans une province éloignée qui comptait peu de religionnaires, et où les intendants pouvaient user de quelque tolérance. En 1714, à Nantes, un nommé Royer, marchand raffineur, et sa femme sont dénoncés. « Ils mangent de la viande, les jours défendus ; ils se renferment dans leurs maisons, les jours de fêtes, où ils n'ont d'autre commerce qu'avec d'autres négociants flamands qui sont infestés de pareilles erreurs. » Il serait bon, écrit-on à l'intendant Feydau de Brou, de faire arrêter la jeune fille de Royer et de l'enfermer au couvent des Ursulines ; « lesdits Royer et sa femme pourront faire des réflexions utiles sur leur conduite par cet exemple. » — La même année, une jeune fille va voir son père qui est en prison, et prie avec lui. Phelypeaux ordonne aussitôt de la jeter dans la maison des Nouvelles Catholiques. — En 1715, un nommé Richard Rousseau de la Bouvetière est accusé de ne faire « aucunement son devoir ; » une ordonnance est aussitôt envoyée pour le faire arrêter. Sa fille, qui a quinze ans, mais « qui est prévenue des raisons et des arguments ordinaires des calvinistes » est sollicitée vainement de se convertir ; comme elle résiste, on propose de la faire mettre au couvent des Bénédictines.

[*Essai sur l'Histoire des Eglises réformées de Bretagne*, par M. Vaurigaud, t. III, p. 194 et suiv. Paris (1870). — Nous n'insistons pas. V. cependant pour la Normandie un « Etat des jeunes personnes envoyées par les ordres du Roi et l'intendant à la maison des Nouvelles-Converties de Rouen. » Archives nationales, TT, 261. (1715)]

Les curés entraient à toute heure dans les maisons, et quand ils voulaient. Nulle possibilité de fermer sa porte. Il fallait écouter leurs exhortations, leurs menaces, faire des promesses et mentir, ou rompre en visière et s'exposer à la persécution. Enfin, si par hasard, dans quelque endroit

◇ retiré, une assemblée parvenait à se réunir, les bourgeois accouraient, et les soldats donnaient « la chasse. » Un jugement était sommairement dressé, et les hommes envoyés aux galères, les femmes emprisonnées.

Cette sombre vie n'était éclairée par nul rayon d'espoir. Depuis la paix d'Utrecht, les réfugiés et les personnages sympathiques de l'étranger désespéraient d'obtenir quelque adoucissement et se tenaient à l'écart. Les intendants étaient impitoyables, et les tracasseries de leurs officiers croissaient chaque jour. Les provinces étaient dans la terreur. Il faut lire les mémoires du temps, ceux de Bombonnoux, de Corteiz, de leurs compagnons : ils sont effrayants. Et qu'on n'accuse pas leurs auteurs d'aller au delà de la vérité ; ils sont en deçà. Ils font soupçonner l'état des choses plutôt qu'ils ne le montrent. C'étaient de pauvres paysans, des ouvriers sans instruction, qui ne racontaient que ce qu'ils avaient vu avec une simplicité et une candeur qui les peint tout entiers.

« Je fus d'abord voir mon père et ma mère, qui me reprochèrent mon retour comme la dernière de toutes les imprudences, m'exhortant de m'en retourner au plus vite, si je ne voulais être conduit à un cruel supplice. Cette voix nous consterna tout d'abord ; mais, un moment après, nous reprîmes courage, et, après avoir embrassé mon père et ma mère, nous descendîmes à Anduze. Là nous trouvâmes trois garçons qui savaient quelques sermons par mémoire qu'ils avaient heureusement appris, l'un desquels a été papiste. Mais, hélas ! à peine trouvions-nous quelque maison de confiance, nous mangions dans le Désert, et nous couchions dans les montagnes, sous les arbres. » (N^o 17 vol. H, p. 493.)

Un autre ajoute :

« La terreur avait tellement établi son empire chez l'esprit de ceux qui pouvaient nous accorder leur secours, qu'ils n'osaient pas même nous ouvrir la porte de leurs maisons pour nous remettre leurs petites libéralités, et, plus d'une fois, ils nous les ont remises précipitamment par la *chattière* ou par d'autres ouvertures...

◇

Pour apaiser notre soif, nous avions notre ressource à des creux de rochers qui assemblaient de l'eau pendant les pluies... J'étais si peu accoutumé à me déshabiller et à coucher mollement, que je me souviens qu'à Montpellier je ne pus pas dormir, parce qu'on m'avait placé sur un matelas, et qu'il me fallut, pour goûter les doux fruits du sommeil, le quitter et le changer pour le pavé de la maison. »

[Il dit encore : « Les bois et les cavernes furent longtemps nos retraites ordinaires. Les antres des rochers nous étaient aussi fort favorables ; mais, pour nous y conserver, nous usions de beaucoup de ménagements et de prudence. La nuit était le seul temps que nous y entrions, et lorsque nous les abandonnions, nous avions soin d'en boucher les ouvertures, afin que les bergers ni autres personnes n'y pussent apercevoir nos traces. » *Les Insurgés protestants sous Louis XIV*, par M. Frostérus. Pièces justificatives. Paris (1868).]

Tant de souffrances avaient brisé les volontés. Les religionnaires s'étaient résignés à fréquenter les assemblées, assister à la messe, faire bénir leurs mariages et baptiser leurs enfants par le curé, pour tout dire, à donner des signes manifestes de leurs nouveaux sentiments. « Le diable, est-il dit quelque part, s'est prévalu tellement de leurs prêtres, de leur ignorance et de leurs vices, qu'aujourd'hui, dans les endroits, on n'y connaît que très peu le christianisme (N° 17, vol. G, p. 1.). » Par christianisme, il faut entendre protestantisme.

Quelques-uns, il est vrai, résistaient dans le Languedoc. Au milieu de tant de ruines, ils levaient la tête et restaient debout. Ils narguaient le pouvoir, ces rudes montagnards, et la Bible à la main, ils osaient résister à cette triple menace : le curé, l'intendant, le bourreau. « Je sais bien qu'il y a parmi vous un grand nombre de belles âmes qui sont encore vierges, et qui ont gardé à Jésus-Christ la foi qu'elles lui avaient juré dans leur baptême, qui errent dans les bois et dans les montagnes pour ne pas se souiller d'idolâtrie, aimant mieux être dans la compagnie des bêtes sauvages qu'en celles des ennemis de la vérité, qui voudraient

◇ forcer leurs consciences. Que vous êtes heureux, dignes confesseurs du Seigneur ! »(N° 17, vol. H.)

Mais ces hommes étaient rares ; on les comptait. Les religionnaires passaient pour s'être convertis, et tous, à vrai dire, avaient réellement abjuré sous la pression des événements : les uns sans arrière-pensée, les autres conservant encore au fond du cœur l'amour de leur religion, tous fatigués de souffrir, brisés, désespérés. Louis XIV ne se trompait ni ne trompait. A voir la situation de haut et dans son ensemble, il disait vrai quand il affirmait, en 1715, la disparition du protestantisme français.

Il se faisait cependant un travail souterrain.

Dans les rangs du peuple, chez les paysans, les ouvriers, on commençait à rougir de cette apostasie. On était las de se faire marier par les prêtres, d'envoyer ses enfants à l'école catholique, d'assister à la messe, de plier les genoux à toutes les cérémonies d'une religion exécrée. On eût voulu jeter le masque, crier bien haut qu'on mentait, qu'on était et qu'on resterait protestant. La peur retenait la foule, mais non les hommes courageux. « Ne vous réjouissez pas, ennemis de la vérité, comme si vous aviez remporté la victoire. Il est vrai, vous avez triomphé de nos faiblesses en arrachant par violence une abjuration criminelle, mais à quoi servait-il de nous faire signer que nous renoncions à notre religion et que nous voulions désormais vivre et mourir dans celle de l'Eglise romaine ? La tristesse qui était peinte sur notre visage, les larmes qui coulèrent de nos yeux, et les soupirs qui partirent du profond de nos cœurs, n'étaient-ils pas des témoins plus fidèles de notre foi et de nos sentiments !... »

Les événements politiques favorisaient beaucoup ce travail. Si pesante que fût la main sous laquelle le protestantisme courbait, on sentait à mille symptômes qu'elle devenait moins lourde, et que les préoccupations de

◇

la cour se portaient ailleurs. Joly de Fleury, qui fut plus tard procureur général du parlement de Paris, indique ce point avec beaucoup de justesse. « La guerre de 1701 qui a duré jusqu'en 1713 et 1714, et les disgrâces que nos armées essayèrent, releva le courage des religionnaires. Nos ennemis y envoyèrent des prédicants^a. »

Il y avait quelques hommes et quelques femmes qui, en grand secret, dans les villages et les fermes isolées, se mêlaient de prêcher. On les connaissait, on savait leur nom, et plus d'un, la nuit venue, allait les écouter. Les autres moins imprudents restaient chez eux, et dans le silence de leurs demeures demandaient pardon à Dieu des impiétés qu'ils croyaient avoir commises, en assistant à la célébration des cérémonies catholiques. « Ils tenaient d'une main l'Évangile et de l'autre l'idole. Pendant la nuit, ils rendaient à Dieu dans leurs maisons un culte secret, et pendant le jour, ils allaient publiquement à la messe. »

Cela, dans toutes les provinces protestantes. En Poitou, il y avait des prédicants, pauvres laboureurs, qui allaient prêcher de maison en maison. Ils poussaient l'audace jusqu'à convoquer de petites assemblées. Ils ranimaient le zèle, relevaient les courages, aidaient à supporter les maux de la persécution. Ils excitèrent même une telle agitation que la cour s'en effraya. On mit des détachements à leur poursuite et plusieurs furent pris; l'un d'entre eux fut pendu^b.

En Dauphiné, en Picardie, en Normandie, en Bretagne, les mêmes symptômes se manifestaient.

[Voici quelques lignes, par exemple, qui regardent un petit village du Loir-et-Cher, et que nous trouvons dans une histoire inédite, dont M. A. de Kerpezdron a bien voulu nous communiquer le manuscrit.

a. Bibliothèque nationale, Mss. n° 7046, p. 212.

b. *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme*, t. IV, p. 229.



« ... Après la Révocation, il ne resta que quelques familles pauvres, mais fidèles à la foi de leurs pères, et malgré la grande tribulation, ce petit troupeau n'a jamais cessé de se réunir toutes les fois que l'occasion s'est présentée. Ils s'assemblaient nuitamment dans de vieilles carrières que l'on voit encore aujourd'hui dans le terrain du presbytère protestant. Leur culte était souvent interrompu par l'arrivée des dragons qui ne se faisaient aucun scrupule d'en massacrer quelques-uns et traînaient ensuite ceux qu'ils croyaient être les conducteurs devant les magistrats qui leur infligeaient des peines sévères et souvent infamantes. Plusieurs ont été enfermés à Bicêtre, pour avoir chanté des psaumes, ou pour avoir chez eux le N. T., ou même quelque livre de piété composé par quelque pasteur protestant. »]

Mais c'est dans le Languedoc surtout qu'ils étaient apparents. Les Monteil, les Guillot, les Bernard, les Brunel, les Vesson, les Mazel, les Bombonnoux, les Rouvière, essayaient chaque jour de réunir au Désert les religionnaires. Des prophétesses couraient le pays. Elles se réfugiaient, le soir, dans des maisons amies et payaient leur hospitalité en récitant des psaumes et des passages de la Bible. Un prédicant encore, qui devait jouer plus tard un grand rôle, Pierre Corteiz, s'efforçait en ce moment de relever les courages et de grouper autour de lui les quelques hommes qui frémissaient sous le joug. Il était arrivé en Languedoc, au mois de juin 1709, accompagné de deux amis : Salomon Sabatier et Etienne Arnaud. Pendant trois ans, il avait sillonné la province.

« Environ ce temps-là, je tombai malade... Joint les afflictions et les chagrins que je recevais tous les jours de voir mes chers frères enlevés de devant mes yeux, les mauvais aliments que je mangeais, l'humidité de la terre sur laquelle je couchais, les sérénités de la nuit que j'endurais, m'offencèrent le sang et gâtèrent l'estomac, de sorte que j'étais faible et languissant. »

Obligé de partir pour Genève, il en était bientôt revenu. « Dieu fit naître de nouvelles afflictions, (si bien) qu'au milieu de mon innocence

◇

j'avais des chagrins qui m'étaient un espèce de martyr. Je connus bien que la divine Providence disposait toutes ces choses pour m'engager à retourner en France, ce que je fis heureusement. » Et depuis lors, il tenait de petites réunions, prêchait, se mettait en rapport avec les rares prédicants dont il entendait parler, et s'efforçait dans un petit coin du royaume de retirer le protestantisme de l'abîme dans lequel il avait roulé.

Quelque temps après la soumission des Camisards, Claris, rencontrant Bombonnoux : « Tous nos prédicateurs sont morts ou rendus, lui dit-il ; que ferons-nous ? » « Dieu y pourvoira ! répliqua Bombonnoux. Et quand je n'entendrai aucune prédication d'ici à dix années, je me sens assez de courage, avec le secours du ciel, pour résister à toutes les tentations qui pourraient m'être suscitées par les ennemis de l'Évangile ! » Cette fière réponse était vers 1715 dans la bouche de beaucoup d'hommes. Ils ne la faisaient pas à haute voix ; mais il semble qu'ils la redisaient volontiers entre eux comme un mot d'ordre et comme un encouragement.

Tous les documents sont unanimes sur ce fait. Ils en exagèrent même l'importance. A Paris, le curé de Saint-Sulpice écrit : « L'ambassadeur de Hollande a chez lui un ministre qui fait le prêche en français, et il y va toujours une grande quantité de monde pour l'entendre. » — A Poitiers, l'évêque se plaint que les Nouveaux Convertis n'assistent pas à la messe et au service divin ; qu'ils meurent sans que le curé soit averti ou qu'il n'est averti que lorsqu'ils sont à l'agonie et ne parlent plus ; enfin qu'ils n'envoient leurs enfants ni à l'église ni au catéchisme. — C'est enfin Chamilly lui-même, le terrible maréchal de Chamilly, qui dit à la cour :

« A juger les choses par les seules apparences, rien ne paraît plus surprenant que de voir encore des religionnaires en France. La révocation de l'Edit de Nantes obligea de sortir du royaume les ministres qui les confirmaient dans leurs erreurs. Les sages et louables mesures, que le Roi prit ensuite pour réunir

◇

tous ses sujets dans une même croyance, les personnes qui furent envoyées dans les provinces pour faire des conférences de controverse, les bons livres qu'on prit le soin de distribuer dans les diocèses, les maîtres et maîtresses d'école qu'on établit dans chaque paroisse pour l'instruction de la jeunesse, — tous ces moyens, joints à plusieurs édits et déclarations qu'a faits Sa Majesté, tant pour empêcher l'accroissement de l'hérésie que pour la détruire dans ses fondements, devaient produire des effets tels qu'on les pouvait désirer. — Et nous eussions vu sans doute l'accomplissement de tant de pieux desseins, sans les malheurs qu'entraîne nécessairement après soi une guerre qui n'a presque point eu d'interruption depuis environ trente ans ^a. »

Mais l'ignorance de ces prédicants improvisés, l'épouvante générale, la crainte des surprises, la menace des châtiments, tout cela, accru par les précautions à prendre et le mystère de la nuit, devait avoir une fâcheuse influence sur les esprits. Dans ces petits conciliabules, on « fanatisait » déjà, et les Inspirés étaient en honneur.

On se montrait surtout très intolérant. On était disposé à s'attribuer toute vertu, tout courage, toute foi, on formait de petits groupes, et l'on méprisait les Nouveaux Convertis qui, moins téméraires, s'enfermaient dans leurs demeures. Ceux-là, c'étaient les apostats; nulle différence n'était établie entre ceux qui, soit faiblesse, soit intérêt, avaient abjuré, n'espérant plus voir le rétablissement du protestantisme, et ceux qui, plus prudents, vivaient à l'écart, mais restaient fidèles à leur foi. Lorsqu'un pasteur, qui devait plus tard se rendre célèbre, vint en Dauphiné, il rencontra les plus grandes oppositions et dut renverser mille obstacles pour se faire accepter. « Il lui fallut non seulement disputer avec eux, mais encore s'insinuer dans leur esprit, faisant semblant d'admirer que des gens sans lettres, pour la plupart, des femmes même, eussent eu le zèle et le courage de prêcher la repentance, en leur faisant toujours voir par

a. Bibliothèque nationale, Mss. n° 7046, p. 36, 14, 19 (mars 1715, janvier 1712, juillet 1713)

des raisons très convaincantes qu'on ne devait pas les regarder comme inspirés^a. »

Il se passait alors ce qu'on avait déjà vu au seizième siècle, pendant la persécution.

« De ceux-ci, les uns (mais en petit nombre) se tiennent cois et couverts en leurs maisons, prient Dieu un chacun chez soi, bien secrètement toutefois, de peur d'être surpris, attendant qu'on les accomode. (C'est le mot dont usent des tueurs.) Les autres s'en vont à la messe, de gaieté de cœur et comme à l'environ l'un de l'autre, blasphèment, disputent et renient mille fois le jour, pour montrer qu'ils n'en sont plus, faisant en tout le surplus des voleries et des maux, plus que je ne t'en saurai réciter : une grande partie de ceux-ci porte des armes contre les autres huguenots, mais le Roi ne s'y fie pas beaucoup. Et les autres vont aussi à la messe, mais contre leur gré et par force, comme il est aisé à juger à leur mine et contenance, tant ils sont abattus et contristés, et si n'osent bonnement parler l'un et l'autre, ni se laisser rencontrer par les rues ou en leurs maisons, deux à la fois^b. »

Tout cela cependant indiquait la vie. De haut et de loin, on pouvait croire comme Louis XIV que la Réforme française n'existait plus ; de près, il était évident qu'elle vivait encore. Elle traversait une dernière crise. En sortirait-elle victorieuse ou vaincue ? La question était là.

Qui allait la sauver, et comment ? Les intendants l'accablaient, les soldats la surveillaient, le clergé l'épiait. Une armée de convertisseurs préparait ses funérailles. Au moindre mouvement, tous allaient se précipiter sur elle. Un voyageur qui parcourut le Languedoc, deux ans après la mort de Louis XIV, écrivait : « Permettez-moi de vous le dire, il serait nécessaire que les bons pasteurs fissent des efforts dans cette circonstance

a. N° 17, vol. B. Relation sur le Dauphiné, par Vouland.

b. *Le Réveille-Matin des François et de leurs voisins*, par Eusèbe Philadelphie, p. 83. Edimbourg. (1574.)

◇

pour procurer des remèdes... et qu'on fit connaître à tous ces frères leurs obligations par de bonnes lettres pastorales^a. » Des lettres pastorales et des pasteurs, c'est-à-dire, la parole vivante et la parole écrite, pour consoler, affermir, relever ! C'était bien en effet le secours nécessaire. Mais qui voudrait s'exposer à une mort imminente ? Qui comprendrait la situation, l'embrasserait d'un coup d'œil, verrait le salut et le danger, et, après avoir fixé la route, aurait le courage d'y marcher résolument ?

Il existe une vieille prière que les religionnaires aimaient à cette date à répéter : elle marque dans un puissant langage combien ils sentaient l'horreur de leur situation et les difficultés d'y échapper.

Des abîmes profonds d'une noire tristesse
 A toi seul, Dieu puissant, nous adressons nos vœux !
 Que nos gémissements excitent ta tendresse,
 Et l'excès de nos maux un regard de tes yeux^b ! ...

C'est à cette heure critique, qu'un jeune prédicant inconnu, Antoine Court, résolut de restaurer le protestantisme en France, et se consacra tout entier à cette grande entreprise.



a. N° 17, vol. H. (1717)

b. V. Pièces et documents, n° 3. (1715)